

Geneviève Dreyfus-Armand et Odette Martinez-Maler *L'Espagne, passion française 1936-1975 Guerres, Exils, Solidarités*, Paris, Les Arènes, 2015, 255. 35 euros

Le livre est magnifique (qualité de l'iconographie, de la reliure, de la mise en page). Et les auteures ont adopté la tâche difficile de diviser cette période longue en quelques thèmes. En outre, chacun d'eux se divisent en textes brefs propres à chaque moment, illustrés par quelques visuels de l'époque.

Elles ont, naturellement, honnêtement, traité la « passion française » pour l'Espagne, selon ses penchants à droite et à gauche, l'autoritaire et le libertaire. Et tout ceci, sans chercher à « trop » froisser les uns et les autres. Il est difficile de trouver une besogne aussi ardue ! Et elle est réussie.

De plus, les auteures rendent hommages aux personnes consultées, j'en connais certaines et elles sont sérieuses et honnêtes ; ainsi que les centres de documentation qu'elles sont consultées.

Je vais brièvement adopter une double lecture : ce qui me semble frappant et ce qui aurait pu être incorporé (peu de chose) sans déséquilibrer l'ouvrage.



Pour le thème de « La grande fracture ». Jean Cassou évoque Federico García Lorca avec des mots vibrants « rompre cet hymne vivant [...] ce fut une offense atroce à tout ce qui, dans ce coin de terre, est nature. » Paul Claudel déverse sa bile « [...] le [sic] CNT [...] ce que la brute immonde autant que Dieu déteste, c'est la beauté ! », Jacques Prévert évoque les discours à la radio du général Queipo de Llano, « vieux ventriloque crevé [...] et la vermine du monde entier l'écoute [...] ».

Effectivement, la vermine écoute et sait s'exprimer : « La France réelle ne veut pas servir de dépotoir aux criminels et assassins et elle n'a pas les moyens de se transformer en hospice internationale. » *Action française*, 1 février 1939. C'était une réflexion à propos de l'arrivée

d'environ 500.000 réfugiés républicains, des civils en majorité, terrorisés par le fascisme catholique espagnol, renforcé par quelques dizaines de milliers de soldats nazis et une centaine de mille de soldats envoyés par Mussolini.

Le Pape Pie XI semble avoir considéré logique cette intervention du « Duce ». Un Pape n'accordait sa charité et son intervention pacifique qu'à des ouailles dévotes. Il était direct. Depuis, l'hypocrisie cherche à gommer des comportements semblables.

Par contre, sans être contredit pas un Pape, Vladimir Poutine (nouvel apôtre ou presque) a déclaré : « les valeurs chrétiennes [, qui] constituent la base de la civilisation occidentale (19 septembre 2013, reproduit par le portail « Riposte catholique », 16 mars 2014).

Un témoignage (page 100) sur un détail, cité aussi par des camarades arrivés en France en février 1939, montre le poids de la foi catholique dans les villages français : « Les gens fuient en nous voyant arriver. Ils doivent nous prendre pour le diable en personne, ils s'enferment dans leurs maisons et nous observent par les fenêtres, mais sans trop les ouvrir. »

Un bel exemple de l'inutilité de l'enseignement laïc français lorsque la religion n'est pas discutée spontanément et à plusieurs reprises. Ce que faisaient des pédagogies anarchistes dans en 1920-1930, comme Sánchez Rosa, un pacifiste, en Andalousie. Il fut fusillé en à 72 ans, à Séville, fin juillet 1936. Sans procès, évidemment, la justice divine suffit.

Pour revenir à la France *dépotoir à criminels et assassins*, ce raisonnement était compensé en novembre 1939 par une constatation : « *Ces familles basques s'agglomérant à la population indigène, celle-ci bénéficiant de leur présence, dans quelques années nous verrons sans doute de jeunes hommes naturalisés dans l'intervalle, servir sous nos drapeaux* (p. 149). » On peut lire aussi le commentaire des auteures, page 209, « *Chez les exilés, une intégration dans la société française s'opère de fait, en raison parfois des mariages mixtes, mais surtout d'une insertion professionnelle dans une France en reconstruction.* »

L'arrivée en masse des émigrés économiques en France, à partir du début des années 1960, a éclairé certains : « *Quand on est parti d'Espagne, pour la grande majorité, on voulait gagner de l'argent et rien que ça. On pensait qu'on vivait libre, parce que c'était tout ce qu'on avait connu. Il y en a qui ont mis des années avant de se rendre compte qu'on vivait comme des moutons.* (p. 232) »

Et cette francisation se heurtait parfois (la jeune fille qui arrive de Paris en short, page 237) à la mentalité espagnole rigidifiée par le fascisme catholique : un aval d'un curé de village octroyé à une famille de rouges pouvait sauver un mari, un fils, etc., condamné à mort ; imposition du rituel de la semaine sainte, la religion comme matière scolaire, voire universitaire.

Un autre fait lié à la fusion entre les Espagnols et les Français et la création de la Nueve, la 9ème de la 2DB qui arriva à Paris le 24 août au soir. Son commandant était le capitaine Dronne et la langue employée était le castillan. « *[...] un des médecins [nord] américains m'avait demandé, un jour, pourquoi nous, les Espagnols, on luttait avec les Français, après les coups de pied qu'ils nous avaient donnés. J'ai répondu qu'on luttait contre Hitler, qu'on savait que les Français profitaient de cette lutte, mais qu'ils nous avaient donné la possibilité de faire la guerre contre les nazis.* (p. 205) »

Évidemment, cette cohabitation entre antifascistes et « démocrates » était mi-figue mi-raisin. Elle devint amère lorsque la France respecta l'Espagne franquiste, puis la reconnut. « *[...] nous nous sommes trouvé dans la situation de ne pouvoir assimiler la culture du lieu où nous avons échoué et nous avons, en même temps, perdu la nôtre.* (p. 211) »

Ces blessures morales, du combattant de la Nueve Luis Royo et de la résistante et déportée Mercedes Núñez Targa, ont certainement étaient ressenties par Albert Camus quand il disait : « *La Deuxième guerre mondiale, l'Occupation, la Résistance, la guerre froide, le drame algérien et le malheur français d'aujourd'hui n'ont rien enlevé à cette sourde souffrance que traînent les hommes de ma génération, à travers leur histoire haletante et monotone, depuis le meurtre de la République espagnole.* (p. 243, salle Wagram, 22 février 1952) »



Le livre est écrit pour ne pas fâcher certains lecteurs et toucher ainsi plus de monde. C'est compréhensible, mais je vais plus loin dans la présentation de certains faits.

Je commence d'abord par la photo de Roger Violet pour la revue *L'Illustration*, qui montre un adulte qui monte une côte avec une fillette unijambiste. Le cliché est de février 1939 au col d'Arès, avant l'arrivée à Prats de Mollo dans les Pyrénées orientales. On est donc en France, ce sont des réfugiés espagnols, presque seuls et les autorités françaises brillent par leur



absence, même pour aider une jeune infirme à marcher.

La photo a une histoire racontée dans la presse espagnole (*El País Semanal*, 18 janvier 2004). L'adulte et la fillette sont Mariano Gracia, veuf, de la ville de Monzón en Aragon qui porte sur l'épaule droite le drapeau républicain replié, et soutient sa fille de 8 ans, Alicia. Elle a perdu sa jambe parce que pendant un bombardement aérien une bombe (allemande ou italienne) est tombée chez elle. Sa mère a été plus gravement blessée et

elle est morte à l'hôpital. Son petit frère Amadeo de 5 ans est derrière Alicia. Il a une petite prothèse parce que la bombe ne lui a mutilé que la moitié de la jambe. L'homme qui le tient par la main est Thomas Coll. C'est un habitant de Prats de Mollo : on ne voit pas qu'il a une prothèse parce que pendant la guerre de 1914-1918 il a été amputé d'une jambe.

Cela ne l'a pas empêché de descendre le col vers l'Espagne pour donner un coup de main aux réfugiés et remonter avec eux.

Amadeo et Alicia ont été renvoyés en Espagne à la demande de leurs grands-parents. L'aîné de la famille Antonio (derrière Amadeo) sur la photo a été gardé par la famille. Les deux estropés ont été confiés à un orphelinat. Amadeo a obtenu sa première prothèse à l'âge de 15 ans. Il a été séparé d'Alicia. Il sait qu'elle est décédée et il ne parle pas de la vie qu'elle a menée.

À La Vajol (ou La Bajol), un village catalan d'Espagne à la frontière française, les sculpteurs espagnols Lola Reyes et Joan García ont repris Alicia et son père, comme sur la photo, pour commémorer le passage des exilés fuyant le fascisme catholique en février 1939. En 2014, la municipalité n'avait pas encore signalé la localisation du monument. Un simple problème de mémoire déformante.

Sur la famille Gracia et les enfants invalides, il y a un film et deux livres. Mais Amadeo a écrit en 2003 une lettre au quotidien *El País*. Son titre est « Je ne pardonne pas et je n'oublie pas » et elle finit par cette phrase : « *Je pense que, en dépit des efforts faits par tellement et tellement de personnes dignes, jamais on ne pourra rendre la justice la plus minimale sur tant de douleur, de raillerie et d'humiliation.* »

Les remarques que je présente maintenant sont des mises en lumières. Et ce n'est pas ternir une action téméraire contre le fascisme que de souligner dans quelles circonstances, pour glauques qu'elles soient, elle est apparue.

La dénonciation très juste des considérations lamentables d'internement des exilés espagnols dans les « camps de concentration » (terme de l'administration française), de la part des socialistes et des communistes en février 1939, est indiscutable. D'après des prisonniers allemands des brigades internationales dans le camp du Vernet sur Ariège en 1940, on y mangeait moins bien que dans les camps nazis. Mais, je ne peux que sourire en pensant qu'au même moment les camps de concentration, du socialisme réel marxiste léniniste, étaient très actifs et très nombreux en Sibérie. Une information parfaitement connue de Louis Aragon et de son épouse née Ella Kagan et devenue Elsa Triolet ; Gramsci aussi savait par son épouse soviétique, et en partie tchékiste. Les deux écrivains avaient leur mauvaise conscience en commun.

Le chant « Les Enfants du peuple » cité page 125 devient plus clair s'il est précisé que c'est « Hijos del pueblo » l'hymne de la FAI (Fédération anarchiste ibérique).

Pour le « Winnepeg », bateau qui amena plus de 2.000 réfugiés espagnols de Bordeaux au Chili, il semble qu'un certain nombre de communistes (pourtant choisis par le consul Pablo Neruda) n'aient pas apprécié la signataire du traité de « non agression entre l'Allemagne et l'URSS » signé le 23 août 1939 ni non plus l'invasion de la Pologne par les deux puissances alliées le 1<sup>er</sup> septembre. Certains auraient déchiré leur carte du parti en la jetant dans la mer à l'arrivée au port de Valparaíso.

Pour la lutte antifranquiste, il faut faire deux constatations.

D'une part, l'incapacité des anarchosindicalistes en exil d'appuyer sincèrement, complètement, à cause de profondes et longues dissensions internes, leurs camarades luttant en Espagne. C'est le cas des guérilleros cités : Sabater, Facerías, Delgado, Granado, Caraquemada, Puig Antich. C'est aussi valable pour la collectivité d'Aymare

D'autre part, la faiblesse des communistes, pas seulement par manque d'armements (Val d'Aran, pp. 224-225), mais à cause d'une discipline de fer et d'idioties, imposée par une direction inepte et pourrie par les conflits. C'est le cas de Joan Tarragó i Balcells, revenu de la déportation. « [...] la direction du PCE [qui] soupçonne les survivants d'être des agents nazis et leur ordonne de repartir en Espagne faire la guérilla. (p. 210) ». C'est presque pire pour Julián Grimau fusillé en 1963 (p. 244), sa famille le considère victime des manipulations du secrétaire général du Parti à l'époque, Santiago Carrillo (voir la lettre de Carmen Grimau, fille de Julián, au moment du décès de Carrillo, 21 septembre 2012 <http://www.valenciaopinion.es/carmen-grimau-hija-de-julian-grimau-carrillo-el-enterrador-enterrado/>).

Dernière remarque à propos des soupçons contre des survivants. Il s'agit de la loi N° 227 du Commissaire populaire de la Défense de l'URSS, Joseph Staline, le 28 juillet 1942. Le texte donne la consigne de « Plus un pas en arrière [seuls le font] les traîtres à la patrie. » Les dirigeants et les officiers soviétiques résumaient l'esprit du texte par « *L'Armée rouge n'a pas de prisonniers, il n'y a que des traîtres à la Patrie [qui le sont].* »

C'est à cause de cet ordre que le général Vlassov, formé depuis l'âge de 18 par le socialisme réel et son armée, donc un Homme nouveau, décoré par Staline pour sa résistance à Kiev en 1941 contre les nazis, changea complètement d'attitude. Capturé en 1942 et son armée abandonnée dans des marais, par les Allemands et les Russes, Vlassov décida de combattre avec les nazis. Il demanda des volontaires parmi les prisonniers russes, officiers et soldats. Vlassov put former 2 divisions (20.000 et 12.000 hommes). Avec les services auxiliaires, un corps d'officiers, dont 6 généraux, il y avait, au total entre 120.000 et 130.000 soldats (wikipedia en russe). L'image de l'Homme nouveau soviétique claudiquait mais la propagande restait.

L'Espagne, passion française, est aussi, par ricochet, une passion soviétique.

Frank, 25.12.15.